

INSTITUT DE FRANCE.

ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES.

FUNÉRAILLES

DE

M. E. DESJARDINS

MEMBRE DE L'ACADÉMIE

Le dimanche 24 octobre 1886.

DISCOURS

DE

M. GASTON PARIS

PRÉSIDENT DE L'ACADÉMIE

MESSIEURS,

Il y a un an, j'étais le témoin de l'émotion profonde et vraiment filiale avec laquelle, dans ce même enclos funèbre, M. Desjardins, qui présidait l'Académie avant moi, adressait les derniers adieux à Léon Renier. Je me préparais, en l'écoutant, à cette tâche douloureuse et solennelle qui pouvait m'échoir bientôt..... et c'est sur sa tombe que je viens aujourd'hui prononcer, pour employer l'expression technique de notre vieille poésie, le « regret » auquel a

droit chacun des confrères qui nous quittent. Hélas ! pendant qu'il mettait tout son cœur dans l'hommage suprême qu'il rendait à son maître vénéré, j'entendais trembler sa voix, cette voix qui avait été si souple et si riche et dont il avait aimé à faire valoir toutes les ressources en lecteur consommé ; je regardais ses traits fatigués, je devinais la défaillance qu'il contenait à peine, et j'étais saisi d'un pressentiment funeste, qui devait trop bien se justifier. Le maître de l'épigraphie latine en France et le plus chéri comme le plus reconnaissant de ses disciples sont maintenant réunis ; la main qui sur ces deux têtes avait longtemps tenu son coup suspendu s'est abattue sur toutes deux. Ils s'aimaient tant, ils s'étaient l'un à l'autre si nécessaires que la pensée de ne pas être séparés, l'un dans la mort, l'autre dans la vie, aurait pour, tous deux été consolante. C'est dans ce pieux sentiment que la famille du confrère que nous pleurons a voulu qu'il reposât ici.

Ce sera l'honneur d'Ernest Desjardins d'avoir compris l'importance de la route nouvelle et vraiment royale que les études épigraphiques ouvraient à l'histoire, et d'y avoir marché tout de suite d'un pas délibéré, stimulant par son ardeur l'allure un peu lente de son guide, brusquant même au besoin ses tâtonnements circonspects. Il avait à cela d'autant plus de mérite qu'il n'arrivait pas à ces études avec une préparation égale sur tous les points ; il avait une instruction large et variée, mais il n'était pas philologue au sens strict du mot. Professeur d'histoire dès l'âge de vingt et un ans, — il était né en 1823, — il avait de bonne heure cherché au delà de l'accomplissement de sa tâche régulière un aliment à l'active curiosité de son

esprit, et un penchant inné l'avait porté vers la géographie historique ; déjà il avait commencé cette série de voyages scientifiques dont il n'accomplit pas moins de dix, en Italie, en Afrique, en Égypte, en Hongrie, en Roumanie, en Bulgarie, et qui lui firent connaître l'*orbis romanus* presque d'un bout à l'autre. Sa thèse de docteur, sur la topographie du Latium (1855), fut le premier fruit de ses recherches. Il était naturellement désigné pour prendre part aux travaux si utiles que l'empereur Napoléon III provoquait de tous côtés sur l'ancienne Gaule et dont il voulait grouper les résultats dans sa *Vie de César*. M. Desjardins s'intéressa particulièrement à la question alors brûlante d'Alesia, sur laquelle il rédigea un long mémoire. Ces travaux le mirent en rapport avec M. Renier et lui firent mieux comprendre la valeur incomparable de l'épigraphie pour la reconstruction du monde antique. Il s'y adonna dès lors avec passion, et l'on sait qu'il y marqua vivement sa trace. Il devint l'aide constant, le collaborateur de son maître, et quand Léon Renier, affaibli par la maladie, dut descendre de la chaire d'épigraphie latine créée pour lui au Collège de France, c'est à Ernest Desjardins qu'il demanda de continuer son enseignement : il n'aurait pu désigner un autre remplaçant, non plus que le Collège n'aurait pu, quand il le perdit, lui donner un autre successeur. Hélas ! cette chaire où M. Desjardins se sentait tellement chez lui, qu'il était si fier d'occuper, et qu'il espérait, quand il en prit possession, occuper longtemps encore, il put y monter à peine, et la voilà veuve de nouveau !

Mais l'épigraphie n'avait pas détourné M. Desjardins de

ce qui était sa vraie vocation, la géographie historique ; il ne s'était au contraire assimilé cette science que pour en faire profiter son étude favorite. Après avoir donné du plus important monument géographique de l'antiquité, la Table de Peutinger, une restauration infiniment précieuse, dont le commentaire est malheureusement resté inachevé, il conçut un projet bien fait pour tenter un grand courage, un esprit investigateur et une âme française : il résolut d'écrire la *Géographie historique de la Gaule*, et il l'a écrite. Le premier volume de ce grand ouvrage parut en 1876, deux ans après que l'Académie, en appelant l'auteur dans son sein, lui avait fait un honneur qui combla tous ses vœux, et qui aurait pu ralentir son zèle s'il ne l'avait puisé à des sources fort étrangères à l'ambition. Ce volume est consacré à la géographie physique de notre patrie, telle qu'elle était il y a deux mille ans, comparée à ce qu'elle est aujourd'hui. Tous les renseignements que l'on possède, et qu'il a fallu chercher dans des endroits bien divers, sur la configuration externe, l'orographie, l'hydrographie, la climatologie, la faune, la flore, l'agriculture et les industries naturelles de la Gaule y sont réunis dans un tableau à la fois exact et coloré, interprétés avec une abondance qui peut parfois sembler excessive, mais qui enlève à cette masse de faits et de discussions ce qu'elle pourrait avoir d'aridité. Le second volume, paru en 1878, raconte la conquête romaine ; l'auteur a su renouveler sur plus d'un point une histoire tant de fois écrite, et mettre en œuvre dans un vaste ensemble d'innombrables recherches de détail, les unes de lui, les autres à peine connues et utilisées jusqu'à lui. En 1880,

notre confrère fut atteint par une maladie grave, qui ébranla dans ses fondements une constitution jusque-là robuste et qui avait résisté à un travail souvent excessif. Après un hiver passé à Cannes, il se remit, mais il ne retrouva plus la plénitude intacte de ses forces. Il n'en reprit pas moins son œuvre, et l'année dernière il nous donnait son troisième volume, qui décrit la manière dont Rome organisa la Gaule conquise. C'est là surtout que l'auteur a pu mettre à profit les résultats, encore si peu exploités, de l'épigraphie : le tableau qu'il trace, surtout d'après l'étude des inscriptions de la Gaule éclairées par celles du reste de l'Empire, est, on peut le dire, absolument neuf, en même temps que sur beaucoup de points, par la nature même des documents employés, il est définitif; on pourra faire, on a déjà fait des retouches à certains traits particuliers, mais l'ensemble durera, et la Gaule romaine revivra dans ce volume pour tous ceux qui s'intéressent à ce passé lointain, si différent de notre présent, et qui cependant lui est si intimement lié et souvent lui ressemble au fond d'une manière si frappante. Le quatrième et dernier volume paraîtra : il est consacré à la topographie proprement dite. Pour le faire, M. Desjardins avait demandé la collaboration d'un jeune savant dont il appréciait mieux que personne les dons éminents, et qu'il eut le plaisir de contribuer efficacement à faire admettre parmi nous; il ne pouvait mieux s'adresser qu'à M. Auguste Longnon. Tout ce qu'il devait exécuter lui-même dans ce volume est non seulement terminé, mais imprimé : il est mort ayant fait sa tâche, ayant, plus heureux que d'autres, plus heureux que son ami Charles

Tissot, achevé le monument qu'il avait entrepris, et qui conservera son nom et le fruit de ses labeurs à une postérité reconnaissante.

Cette pensée adoucit les tristesses de ses derniers jours, et l'aida à regarder en face la catastrophe qu'il voyait s'approcher plus clairement qu'il ne l'avouait aux siens. La vie, jusque près de la fin, lui avait été belle et douce; mais après lui avoir longtemps souri, elle se détourna soudain et lui montra, comme dans une sombre légende du moyen âge, son envers terrifiant. Il avait mis tout son cœur dans deux choses, les deux meilleures auxquelles on puisse le donner : le travail et les affections intimes. Le travail lui fut toujours possible, quoique devenu moins aisé; mais il perdit des amis très chers, tout récemment son frère aîné, notre correspondant; il vit le malheur, sous sa forme la plus tragique, entrer à ce foyer où l'entourait une famille heureuse par lui, heureuse de lui, qu'échauffait le rayonnement de sa bonté et de son esprit. Nous nous rappelons tous avec un serrement de cœur la transformation qui s'opéra en lui : sa santé, déjà atteinte, s'affaissa; les efforts même qu'il faisait pour vaincre son mal et cacher ses cruels soucis l'épuisaient davantage. Il luttait cependant; il voulait toujours espérer, et nous le voulions avec lui; il y a quinze jours encore, il était à l'Académie, et se félicitait du bon effet produit par son séjour en Suisse... Mais la mort l'avait marqué. Elle l'a pris plus brusquement qu'on ne l'aurait prévu, entier encore, et ceux qui, autour de lui, se flattaient de ces sursis que l'affection rêve indéfinis ont éprouvé, avant-hier, l'atterrement que cause toujours un coup de foudre, même attendu. Il leur reste une immense

douleur, et aux amis, aux confrères d'Ernest Desjardins un regret qui ne s'effacera pas de si tôt.

Ceux qui ne l'ont connu que dans ces derniers temps n'auront de lui qu'une image affaiblie. Ils ont pu apprécier l'érudit encore laborieux, le confrère sûr, le président plein d'aménité, le concurrent loyal ; ils n'ont pas connu l'homme tout entier, tel qu'il se répandait et se prodiguait librement. C'est il y a quelques années qu'il fallait jouir de cet esprit si ouvert et souvent si fin, de cette bonne grâce épanouie, de cette courtoisie vraiment cordiale. Il n'y eut pas d'homme plus facile, moins susceptible, moins jaloux, plus disposé à admirer sans arrière-pensée ; il trouva des contradicteurs, il ne pouvait avoir d'ennemis. La rancune lui était inconnue : il se plaisait à rendre justice avec éclat à ceux qui l'avaient le moins ménagé. Une sorte de naïveté enjouée, qui n'excluait pas la malice, était le trait le plus caractéristique de son attitude habituelle ; la vraie chaleur de cœur qu'on trouvait derrière cette bonhomie qui d'abord pouvait sembler un peu voulue le rendait vite cher à tous ceux qui l'approchaient familièrement. Quant à ceux qui vivaient dans son intimité, le chagrin qui les accable aujourd'hui dit ce qu'était pour eux l'époux, le père, le frère, l'ami. La science perd en Desjardins un ouvrier entreprenant et actif ; sa famille, un chef tendrement aimé ; l'Académie, un membre excellent, dont le concours était précieux et dont le commerce était plein de charme. C'est avec la plus sincère douleur que je lui dis adieu au nom de notre Compagnie !

DISCOURS

DE

M. RENAN

MEMBRE DE L'ACADÉMIE

ADMINISTRATEUR DU COLLÈGE DE FRANCE.

MESSIEURS,

Le Collège de France est cruellement frappé. A un an de distance, le maître et le plus éminent de ses disciples, dans cette science féconde de l'épigraphie latine et des antiquités romaines, nous sont enlevés ; et le second d'une manière si fatale, que c'est à peine si nous avons pu entendre sa voix. M. Desjardins n'a été notre confrère que huit mois. Quand il vint prendre rang parmi nous, nous fûmes consolés : c'était notre regretté Léon Renier que nous croyions voir revivre en la personne de son plus cher disciple. Les belles méthodes que Renier avait fondées parmi nous semblaient assurées d'un avenir, grâce à un savant plus jeune que lui, à qui il avait en quelque sorte

inoculé son esprit. Et voilà qu'aujourd'hui, celui par qui nous espérions voir continuées tant de veines fécondes de recherches, nous est enlevé à son tour. Le maître et l'élève nous manquent presque en même temps, victimes, à des âges fort divers, de ce mal profond que les habitudes d'un travail de toutes les heures créent au fond de notre organisme et entretiennent comme un chancre intérieur qui nous dévore. L'âme, du moins, jusqu'à la dernière heure, fut chez lui ferme et entière. Même quand sa parole fut devenue lente et entrecoupée, son esprit gardait sa fine et forte trempe. Le vendredi 17 octobre, il assistait encore à la séance de l'Académie ; il frappa quelques-uns de nos confrères par ses raisonnements lumineux, émis d'une voix qui semblait s'éteindre. Il protestait par son courage contre la fragilité de la destinée humaine ; il donnait la preuve qu'une œuvre sérieuse s'accomplit par cet être exposé à tant de causes de ruine, mais supérieur à toutes les défaillances par sa volonté et par son cœur.

Ernest Desjardins donna de bonne heure les signes de la vocation qui nous attache à la recherche de la vérité. L'histoire le passionnait ; mais il vit tout d'abord que les grands créateurs de la critique moderne avaient raison, que la vieille histoire traditionnelle n'est qu'une convention, laquelle demande sans cesse à être reprise en sous-œuvre par les puissants moyens de contrôle de l'érudition. Il comprit, à une époque où il y avait à cela quelque mérite, que les vrais documents historiques sont ceux qui n'ont nulle prétention à nous apprendre de l'histoire. L'épigraphie surtout l'attira. Les solutions magistrales de

Borghesi, obtenues par les belles machines de précision que cet homme éminent avait établies sur son rocher de Saint-Marin, avaient révélé ce qu'on pouvait espérer de telles investigations, à la fois patientes et sagaces. A distance, Desjardins se fit le disciple de celui qui, du fond de sa retraite, étonnait l'Europe savante par ses oracles. De son côté, notre cher Léon Renier l'initiait à ses procédés délicats et sûrs. L'Académie des inscriptions et belles-lettres lui apprenait à faire patiemment le siège de la vérité historique, et à ne pas regarder comme perdu le temps qu'on emploie à ces grandes battues complètes qui seules rassurent le chercheur, même quand les résultats sont en apparence négatifs. Formé à toutes ces écoles excellentes, et aidé par la droiture naturelle de son esprit, Desjardins fut un de ceux qui, à partir de 1860, s'appliquèrent à réparer des années mauvaises et réussirent à persuader le gouvernement qu'il n'est pas indifférent pour une nation d'enseigner dans ses écoles une histoire vraie ou une histoire fausse, de nourrir les esprits de chimères ou de les armer contre l'erreur. Si parfois les vérités obtenues de la sorte peuvent paraître de peu d'importance, disons, avec Tillemont, qu'il n'est pas peu important d'aimer la vérité dans les plus petites choses, et que, dans un édifice solide, il n'est pas une pierre qui ne réclame de l'architecte une consciencieuse vérification.

Les problèmes auxquels s'appliquait Desjardins étaient du reste les plus intéressants que puisse se poser le génie historique. L'époque romaine était, il y a trois quarts de siècle, l'époque sur laquelle il y avait le plus d'erreurs consacrées. Desjardins se donna tout entier au travail dif-

ficile d'introduire l'ordre dans ce chaos. La sagacité de l'interprétation ne lui suffisait pas. Il voulut enrichir le trésor des textes connus. La région danubienne, si riche en inscriptions latines, fut de sa part l'objet d'une exploration approfondie. Pour l'Afrique, il était en quelque sorte le lieutenant de Renier, toujours attentif à correspondre avec les explorateurs, à tenir au courant ce registre central qui corrige, par une sévère méthode, ce que le hasard des découvertes a nécessairement d'incohérent. L'histoire de l'administration romaine lui dut de notables éclaircissements. Il sut éviter les généralités précipitées. Il aimait à répéter que l'empire romain fut une agglomération de juridictions trop diverses pour qu'il soit permis d'appliquer à une province ce qui est vrai d'une autre. Il proclamait bien haut que là où les monuments se taisent, le plus sûr est de se taire comme eux.

C'est surtout autour de l'histoire de la Gaule romaine qu'il aimait à faire converger ses efforts. Son goût de l'exactitude devenait ici une sorte de piété. Un ardent patriotisme le soutenait dans ces recherches que d'autres eussent trouvées arides et qui étaient par lui embrassées comme une tâche nationale. L'œuvre de Borghesi fut acquise à la France en partie grâce à lui et aux nobles curiosités qu'il avait su éveiller; il eut, dans la publication de ces précieuses pages, la part la plus considérable; il y dépensa les vastes ressources de son expérience et de son savoir.

Il usait à ces belles recherches tout ce qu'il avait de force et de vie. Notre Collège allait lui offrir l'asile qu'il faut pour ces longues études, qui n'aiment pas qu'on les

presse ; une jeunesse avide de continuer ce que notre siècle a savamment commencé, se pressait déjà autour de lui... Hélas ! une seule fois il devait monter dans cette chaire qu'il avait conquise par de si laborieux efforts. La mort, conjurée pendant plusieurs mois par les soins pieux dont il était entouré, nous l'a enlevé juste au moment où il projetait de reprendre ses leçons trop tôt interrompues.

Par le désintéressement de son caractère et son attachement au devoir, Desjardins comptera parmi ceux qui ont le plus honoré notre Collège ; il marquera dans ce grand travail de revision de l'histoire qui a été une des gloires de notre siècle. Il a été bon ouvrier en une œuvre excellente. La sérénité de ses derniers jours, quand il se faisait peu d'illusions sur l'issue du mal qui le minait, venait de l'assurance d'une conscience sûre d'elle-même. On a le droit d'être content de sa vie, quand on l'a employée tout entière pour la science et pour la patrie.

DISCOURS

DE

M. P E R R O T

MEMBRE DE L'ACADÉMIE

DIRECTEUR DE L'ÉCOLE NORMALE SUPÉRIEURE.

MESSIEURS,

Le président de l'Académie des inscriptions et belles-lettres a dit, avec l'autorité qui lui appartient, tout ce que la Compagnie perdait en perdant M. Desjardins ; il a parlé de l'œuvre considérable du savant, de la bonne grâce du confrère, de son sourire avenant, de sa poignée de main cordiale, qui venait vous chercher à votre banc et qu'accompagnaient toujours quelques mots aimables. L'administrateur du Collège de France s'est fait l'interprète des regrets que M. Desjardins laisse dans cette maison glorieuse où il était entré, cette année même, à portes grandes ouvertes, et qui aura à peine entendu sa voix. Quelque chose manquerait pourtant à ces hommages su-

prêmes si l'École normale ne venait ici, par la bouche de son directeur, dire un dernier adieu au maître qui l'a quittée, il y a quelques mois seulement, après lui avoir donné vingt-cinq années de sa vie. Quand il s'est séparé de nous, non sans déchirement, pour aller monter dans cette chaire d'épigraphie latine qu'avait illustrée son maître et ami Léon Renier, M. Desjardins était notre plus ancien maître de conférences; il était entré à l'École, en 1861, pour y enseigner la géographie, et quelques années après, il avait échangé cette chaire contre celle d'histoire ancienne. Lorsque le Collège de France nous l'avait enlevé, nous avons demandé au ministre de lui conférer l'honorariat, et, en cette qualité, son nom figurait encore en tête de la liste de nos professeurs; mais, bien plus encore que ce titre officiel, ce qui continuait à le rattacher à nous, ce qui faisait surtout que nous le considérions encore comme un des nôtres, c'était l'affection qu'il portait à l'École et celle que lui avaient vouée ses anciens élèves.

Ernest Desjardins n'était pas élève de l'École; il l'a toujours regretté, et il le disait avec cette brusquerie enjouée et familière qui faisait le charme de sa conversation; mais nul de ceux qui sont sortis de nos rangs n'a plus aimé l'École, n'a professé pour elle une plus haute estime et ne l'a chérie d'une tendresse plus filiale. Il lui avait donné l'aîné de ses fils; il y avait cherché le mari de sa fille, et hier encore, par une confidence qui m'a vivement touché, j'apprenais ce curieux détail, qui le peint tout entier: le seul papier qui ne le quittât jamais, celui qu'il serrait dans son portefeuille, avec le portrait de ses enfants, c'était la

liste complète des élèves qu'il avait eus à l'École depuis 1861. S'il la portait ainsi sur lui, ce n'était pas que sa mémoire eût besoin d'être aidée, qu'il eût oublié aucun de ces jeunes gens. De tous leurs maîtres, aucun n'avait eu avec eux des rapports plus personnels et plus affectueux. Pour ceux surtout qui s'attachaient à l'histoire, il avait des tendresses paternelles et une inépuisable obligeance ; ses conseils, ses livres, ses notes, ses relations, tout était à leurs ordres ; il les attirait, il les retenait chez lui ; il leur prodiguait ce temps dont il était, à d'autres égards, si ménager. Tout timide que l'on fût en entrant à l'École, on se risquait à répondre à ces avances ; on allait chez M. Desjardins, non d'abord sans quelque embarras ; au bout d'un instant, on s'y sentait à l'aise, et on y retournait ensuite, pour y retrouver le maître auquel on avait dû les premiers encouragements, pour y faire connaissance avec de jeunes camarades, pour y voir de près les hommes éminents qui s'y donnaient rendez-vous, les Léon Renier, les Mariette, les Tissot. Le salon de Passy était, le dimanche, comme une succursale de l'École. Dans les longues causeries qui s'y engageaient, plus d'un esprit, encore incertain de la voie où il devrait marcher, a pris conscience de lui-même et de sa vocation, a conçu la première pensée de travaux qui feront honneur à l'École et dont profitera la science.

Ce qu'il était chez lui, dans son cabinet et autour de sa table hospitalière, M. Desjardins l'était aussi à l'École, dans cette salle de conférences que remplissait et qu'animaient sa verve ; ceux de nos élèves qui ne l'ont connu que déjà atteint et fatigué par un mal implacable ne peuvent

se faire une idée de son enseignement, tel que l'ont connu et goûté tant de générations. Un de ses anciens disciples, un de ceux qui lui ont gardé les plus fidèles sentiments de respect et de reconnaissance me le disait ce matin encore : ses premières conférences étaient, pour les jeunes gens qui venaient d'entrer à l'École, une surprise charmante et presque un éblouissement. Au collège, on n'avait guère entendu parler d'histoire ancienne que par les professeurs de cinquième et de sixième ; tout ce que l'on en avait retenu, c'étaient quelques noms et quelques dates, un souvenir abstrait et comme ennuyé ; on se demandait, pardonnez-moi la familiarité de l'expression, si tout cela était vraiment arrivé. Voici que tout d'un coup on se trouvait en présence d'un homme qui avait suivi dans les plaines de la Dacie les marches des légions de Trajan, qui avait visité la campagne de Rome et les ruines du Palatin avec Rosa et les catacombes avec De Rossi, qui était descendu avec Mariette dans les chambres des Pyramides, dans les galeries du Sérapéum et dans les tombes des Ramessides ; il vous parlait de tous ces lieux saints avec une chaleur sincère, avec une rare abondance de détails pittoresques et vrais. On avait, en l'écoutant, le sentiment et comme l'hallucination de la vie antique ; on commençait à croire que Memphis et Thèbes, qu'Athènes et Rome avaient existé, que ces villes avaient été habitées par des hommes dont les sentiments et les passions ne différaient des nôtres que par des nuances. On se sentait, pour la première fois, intéressé et conquis à cette histoire ; on se jetait avec une ardente curiosité sur ces textes grecs et latins qui racontaient la vie des hommes d'autrefois, et quelques-

uns même de ces jeunes gens sentaient dès lors s'éveiller en eux le désir d'aller un jour demander, eux aussi, à l'étude des lieux et des ruines, aux inscriptions et aux monuments figurés toute cette partie de l'histoire que les historiens anciens n'ont pas mise dans leurs livres.

Cher collègue et ami, si vous aviez été, pendant quelques jours de plus, conservé à l'inquiète affection des vôtres, c'est l'École tout entière qui vous aurait accompagné jusqu'à votre dernière demeure. Du moins tous ceux qui ont devancé la fin des vacances ont tenu à se serrer autour de moi pour vous rendre ce devoir ; c'est en leur nom, au nom de leurs camarades absents et des vingt-cinq promotions qui se sont succédé à l'École depuis 1861 que je vous dis cet adieu ; vous ne serez pas oublié parmi nous tant que vivront ceux qui ont joui de votre commerce et entendu vos leçons.

the 1980s, the number of people in the labor force has increased by 10 million.

As a result, the labor force has become more diverse in many ways.

One of the most significant changes is the increase in the number of women in the labor force.

From 1970 to 1980, the number of women in the labor force increased by 10 million.

Today, women make up 45 percent of the labor force.

Another significant change is the increase in the number of people in the labor force who are over 50 years old.

From 1970 to 1980, the number of people in the labor force over 50 years old increased by 5 million.

Today, people over 50 years old make up 25 percent of the labor force.

These changes have led to a more diverse labor force, which has had a significant impact on the economy.

For example, the increase in the number of women in the labor force has led to a significant increase in the number of women-owned businesses.

Today, there are over 10 million women-owned businesses in the United States.

Another example is the increase in the number of people in the labor force who are over 50 years old.

This has led to a significant increase in the number of people who are working in the service industry.

Today, over 70 percent of the labor force is working in the service industry.

These changes have also led to a more diverse labor force in terms of race and ethnicity.

From 1970 to 1980, the number of people in the labor force who are African American increased by 5 million.

Today, African Americans make up 12 percent of the labor force.

Similarly, the number of people in the labor force who are Hispanic increased by 5 million from 1970 to 1980.

Today, Hispanics make up 8 percent of the labor force.

These changes have led to a more diverse labor force, which has had a significant impact on the economy.

For example, the increase in the number of people in the labor force who are over 50 years old has led to a significant increase in the number of people who are working in the health care industry.

Today, over 10 million people are working in the health care industry.

Another example is the increase in the number of people in the labor force who are African American and Hispanic.

This has led to a significant increase in the number of people who are working in the service industry.

Today, over 70 percent of the labor force is working in the service industry.

These changes have also led to a more diverse labor force in terms of race and ethnicity.

From 1970 to 1980, the number of people in the labor force who are African American increased by 5 million.

Today, African Americans make up 12 percent of the labor force.

Similarly, the number of people in the labor force who are Hispanic increased by 5 million from 1970 to 1980.

Today, Hispanics make up 8 percent of the labor force.